

Interroger le rapport à la culture : une exigence pour l'EPS

Pour **Serge Testevuide***, il s'agit de dissocier culture et Apsa, synonyme d'impasse et, par contre, d'associer à la dimension anthropotechnique de l'activité humaine celle de l'imaginaire.

Que dire sur la culture de la CO pour éviter tout « malentendu » d'ordre épistémologique et donc didactique, et en conséquence quelle approche anthropotechnique doit-on faire de la CO ?

Afin d'éviter tout « malentendu » concernant la CO, il me semble important d'exercer une vigilance sur trois points. Historiquement le premier sujet de débats voire d'oppositions au sein de la communauté des orienteurs et qui reste toujours actuel, a été de savoir quels parcours tracer **pour valoriser à la fois des qualités d'orientation**, de lecture du paysage, de choix d'itinéraire **et des qualités de course** en tout terrain. C'est en se distinguant progressivement du fartlek, forme de cross où les balises étaient posées de façon à pigmenter la course (facteur chance), que la course d'orientation s'est peu à peu imposée comme une pratique autonome. Mais si l'espace est trop connu, trop facile, de fait on transforme la CO en cross. À l'inverse, si la carte est trop détaillée (tendance que l'on peut observer avec

la numérisation), on ne peut plus lire la carte en courant. On mesure toute l'importance d'une connaissance fine des interactions entre conditions de réalisation et activité déployée par l'orienteur afin de préserver une activité culturellement signifiante ; c'est la nature de l'activité de l'orienteur qui sert de repère, de « boussole » pour le traceur ou pour l'enseignant. Le second point qui a fait également l'objet de débats, est relatif au **placement du poste** : le poste doit-il être caché ou non pour rendre la recherche plus difficile ? Non, la réponse est sans ambiguïté, on place toujours le poste sur un élément du terrain identifiable sur la carte et de plus, pour positionner la balise sur le terrain, on doit toujours faire en sorte de voir l'endroit où est placé le poste (compte-tenu du sens prévisible du déplacement de l'orienteur) avant de voir le « chiffon » rouge et blanc. Trop souvent les enseignants jouent sur la variable éloignement des éléments remarquables (en distance) et visibilité pour rendre plus difficile la recherche de la balise, alors que ce qui est important, ce n'est pas le poste mais la conduite d'itinéraire, c'est-à-dire la façon dont l'élève conduit son itinéraire pour « prendre le poste en passant ». Dans les propositions pédagogiques en EPS, on repère fréquemment une confusion entre le but de la tâche en CO qui est de trouver des postes et le problème posé qui est de choisir et conduire un itinéraire passant par les postes : l'enseignant doit penser itinéraire et non poste, pour choisir l'emplacement des postes sur la carte. Le dernier point de vigilance à souligner est relatif à **l'engagement du coureur**. En milieu

fédéral, un parcours est validé si le coureur passe par tous les postes en respectant l'ordre imposé. Dans le cas contraire, il n'est pas classé. Le coureur assume complètement le risque pris à choisir et conduire tel ou tel itinéraire. On retrouve ici une dimension essentielle présente dans toutes les APPN, celle du risque délibérément affronté, assumé. Trop souvent, en EPS, ce contrat n'est pas présent comme par exemple dans le cas de courses au score, chasse aux postes ou situations où le nombre de points est fonction du nombre de postes trouvés car il n'est pas associé à un choix précis a priori à respecter.

À partir de l'exemple des APPN, peut-on, doit-on considérer que l'EPS souffre d'une certaine incapacité à mettre les bons mots sur les choses s'agissant de la culture à transmettre à l'École ?

Effectivement, l'une des difficultés à propos de la culture en EPS est que l'on réduit le débat et finit par associer culture et APSA et cela conduit à deux types d'erreurs, d'impasses. La première, la plus évidente notamment lorsque l'on parle de l'APSA « Kayak » ou APSA « CO » en EPS, c'est qu'en tant que telles, cette expression ne renvoient à aucune réalité sociale précise, ou plutôt à plusieurs formes sociales de pratique. Par exemple, si l'on prend le cas de compétitions « sprint » organisées dans des villes ou de CO « classique » en forêt ou de « raid orientation » en montagne, on mesure combien on ne propose pas aux personnes de vivre la même pratique et encore moins la même expérience culturelle ; l'acronyme APSA pourtant souvent

« Ce n'est pas le patrimoine qu'il faut transmettre, mais la diversité des réponses mêmes partielles à des interrogations permanentes et propres à l'homme. »

utilisé dans le monde de l'EPS, ne peut rendre compte des formes culturelles de pratiques Sportives, Artistiques ou autres. L'acronyme APSA tel qu'il est utilisé renvoie davantage à une tentative de didactisation de ces pratiques sociales. Cependant, en restant fortement déterminé par la forme que prennent ces pratiques, ce processus de didactisation ne va pas à son terme, c'est-à-dire jusqu'à préciser les savoirs, connaissances incorporés et mobilisés. En continuant à utiliser l'acronyme APSA, on reste dans un entre deux, on confond la pratique (le cadre organisé dans lequel va évoluer la personne) et

l'activité qui est au sens psychologique l'ensemble des processus et des ressources mobilisées par le joueur. Il faut donc repenser la notion de culture, la culture comme une boîte à outils qui « libère » car elle permet de résoudre pas mal de questions ma is en même temps qui « enferme », car l'outil vous contraint et cela nécessite donc de se mettre à distance de ces mêmes outils. Au CEDREPS nous reprenons l'idée avancée par Goirand d'une culture pensée de manière dialectique qui émanciperait le pratiquant des déterminismes sociaux, physiques, affectifs au travers de ce que l'on nomme des « pas en avant ».

Peut-on récuser, plagiant ton propos, que l'unité vraie des sports se cache dans le type d'activité humaine d'ordre anthropotechnique, extraordinaire et déposée dans le patrimoine culturel des APSA dont les hommes et les femmes se sont dotés au fil du temps?

Pour ma part, la culture doit être envisagée comme une tentative de répondre à un moment donné à des questions fondamentales liées aux enjeux existentiels qui se sont posés aux hommes aux travers des siècles. Jeu soulignait dans son premier ouvrage *Le sport, la mort, la violence*, en 1972, la filiation entre le sport et les rituels initiatiques notamment funéraires. Le propre d'un rituel est de masquer



l'origine en instaurant des ordres et des hiérarchies sociales. Chez Girard comme chez Jeu, on retrouve cette question de la violence fondatrice, de la violence qui serait à l'origine de la culture, le temps du sport en tant que forme sociale de pratique comme les rituels seraient d'une manière de mettre en scène cette violence dans un espace et un lieu particulier afin d'éviter que la violence ne se propage à l'ensemble de la communauté. D'une certaine manière, c'est l'idée que défendait Develay, Meirieu, de l'existence d'universels et qu'un des rôles de l'école serait de s'appuyer sur le passé, pour proposer des possibles ici et maintenant. Meirieu affirme à ce propos : « l'école a abandonné ces questions qui étaient traditionnellement portées par le conte, la mythologie, toute une série de formes d'expressions traditionnelles ». Ce n'est pas le patrimoine qu'il faut transmettre, mais la diversité des réponses mêmes partielles à des interrogations permanentes et propres à l'homme. Dans le cas de la CO, la forêt dans l'imaginaire occidental est un monde inversé, c'est l'endroit où se réfugient les hors la loi, le lieu de la transgression, mais c'est également celui de la métamorphose, de la transformation (animaux imaginaires). Mais il est aussi perçu comme le milieu dans lequel on vit la peur de se perdre

ou de ne pas retrouver ces proches, d'être délaissé par eux (Le petit Poucet). Défier délibérément la forêt, c'est vivre cet imaginaire pour ne plus en être prisonnier, prouver aux autres qui sont à l'extérieur de la forêt que l'on a réussi et donc, en sortir grandi. Vivre une « tranche de vie d'orienteur », s'éloigner du point de regroupement, c'est renouer avec tout ou partie de cet imaginaire comme nous l'y invite Jullien, « vivre de paysage ou l'impensé de la raison » en s'inspirant de l'approche culturelle chinoise du paysage. Donc, récuser l'hypothèse d'une dimension anthropotechnique de la culture, c'est penser, comme le dénonce J. Bruner, « le mythe d'une culture solidement installée, irréversible, qui permettrait à la fois de penser, de croire, d'agir et de juger ». La culture vit et bouge, la difficulté réside dans le fait de saisir à la fois l'universel et le contextuel. ♦ **Serge Testevuide**

* professeur UFR staps nantes

B. Jeu, *Le sport, la mort et la violence*, publication université de Lille, 1972.

R. Girard, *Les origines de la culture*, Pluriel, 2011.

M. Develay, intervention séminaire « identité de l'EPS », 2012.

P. Meirieu, entretien dans hors série « fondements de l'enseignements des arts », Québec, 2015.

R. Harrison, *Forêts, essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1992.

F. Jullien, *Vivre de paysage ou l'impensé de la raison*, nrf, 2014.

J. Bruner, *L'éducation, entrée dans la culture*, Retz, 1996.